



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

**Dictionnaire raisonné de l'architecture française du XIe
au XVIe siècle**

Viollet-le-Duc, Eugène-Emmanuel

Paris, 1861

Coq

[urn:nbn:de:hbz:466:1-80656](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-80656)

de goût), elle eut pour résultat de dissimuler la véritable fonction du contre-fort; comme construction, d'occasionner des dépenses inutiles et d'étager plusieurs corniches les unes sur les autres : or, ces corniches répétées ont l'inconvénient d'arrêter les eaux pluviales et de faire pénétrer l'humidité dans les maçonneries. Mais n'oublions pas que l'affaire importante, pour les architectes, depuis la fin du xvi^e siècle, c'était de chercher des prétextes pour placer des colonnes, n'importe où ni comment. Chacun voulait avoir élevé un ou plusieurs ordres, et tout le monde trouvait cela fort beau. Dès l'instant qu'en architecture on sort des règles imposées par le bon sens et la raison, nous avouons que, pour nous, il importe assez peu que les formes adoptées soient empruntées aux Romains ou aux gothiques. On a fini par considérer le contre-fort comme un aveu d'impuissance, et par les supprimer dans les constructions modernes; mais comme il faut que les maçonneries se tiennent debout, que les poussées soient contre-butées et que le *dévers* ou le *boucement* des murs soit arrêté dans des bâtiments vastes, on a pris le parti de donner aux murs l'épaisseur qu'on eût dû donner seulement à quelques piles isolées, aux contre-forts en un mot. Les maçonneries étant estimées en raison du cube en œuvre, c'est ainsi qu'on est arrivé à payer très-cher le plaisir de dire et de répéter que les constructeurs gothiques étaient des barbares; et ce qui est plaisant, c'est d'entendre dire très-sérieusement à ceux qui payent ces gros murs inutiles que les contre-forts accusent l'ignorance des constructeurs.

COQ, s. m. Guillaume Durand, dans son *Rational des divins offices*¹, s'exprime ainsi à propos du coq qui surmonte le point culminant de l'église en Occident :

« Le coq, placé sur l'église, est l'image des prédicateurs : car le coq veille dans la nuit sombre, marque les heures par son chant, réveille ceux qui dorment, célèbre le jour qui s'approche; mais d'abord il se réveille et s'excite lui-même à chanter, en battant ses flancs de ses ailes. Toutes ces choses ne sont pas sans mystère; car la nuit, c'est ce siècle; ceux qui dorment, ce sont les fils de cette nuit, couchés dans leurs iniquités; le coq représente les prédicateurs qui prêchent à voix haute et réveillent ceux qui dorment, afin qu'ils rejettent les œuvres de ténèbres, et ils crient : « Malheur à ceux qui dorment! lève-toi, toi qui dors! » Ils annoncent la lumière à venir, lorsqu'ils prêchent le jour du jugement et la gloire future; mais, pleins de prudence, avant de prêcher aux autres la pratique des vertus, ils se réveillent du sommeil du péché et châtient leur propre corps. L'apôtre lui-même en est témoin, quand il dit : « Je châtie mon corps, et je le réduis en servitude, de peur que par hasard, après avoir prêché aux autres, je ne vienne moi-même à être réprouvé. » Et de même que le

¹ *Rational*, l. I, ch. 1, § xxii.

« coq, les prédicateurs se tournent contre le vent, quand ils résistent
 « fortement à ceux qui se révoltent contre Dieu, en les reprenant et en
 « les convainquant de leurs crimes, de peur qu'ils ne soient accusés
 « d'avoir fui à l'approche du loup. La verge de fer sur laquelle le coq est
 « perché représente la parole inflexible du prédicateur, et montre qu'il
 « ne doit pas parler de l'esprit de l'homme, mais de celui de Dieu, selon
 « cette parole : « Si quelqu'un parle, que ce soit les discours de Dieu... »
 « Et parce que cette verge elle-même est posée au-dessus de la croix ou
 « du faite de l'église, cela signifie que les Écritures sont consommées et
 « confirmées... »

Ainsi donc, au XIII^e siècle, il était bien entendu que le coq placé au
 sommet des clochers était un symbole; de plus, il est clair que ce coq
 était mobile et servait de girouette. Mais, bien avant cette époque, il est
 question de coqs posés sur les flèches des églises. La tapisserie de Bayeux,
 qui date au moins du commencement du XII^e siècle, nous représente un
 coq sur l'église abbatiale de Westminster, et ce coq, contrairement aux
 usages modernes, a les ailes éployées¹.

Walstan, auteur du X^e siècle, dans le livre de la Vie de saint Switin,
 parle d'une manière assez poétique du coq placé au sommet de l'église
 que l'évêque Elfège avait fait bâtir à Winchester² :

« Un coq d'une forme élégante, et tout resplendissant de l'éclat de
 « l'or, occupe le sommet de la tour; il regarde la terre de haut, il domine
 « toute la campagne. Devant lui se présentent et les brillantes étoiles du
 « nord et les nombreuses constellations du zodiaque. Sous ses pieds
 « superbes, il tient le sceptre du commandement, et il voit au-dessous de
 « lui tout le peuple de Winchester. Les autres coqs sont les humbles
 « sujets de celui qu'ils voient ainsi planant au milieu des airs, et com-
 « mandant avec fierté à tout l'Occident; il affronte les vents qui portent
 « la pluie, et, se retournant sur lui-même, il leur présente audacieuse-
 « ment sa tête. Les efforts terribles de la tempête ne l'ébranlent point, il
 « reçoit avec courage et la neige et les coups de l'ouragan; seul il a
 « aperçu le soleil à la fin de sa course se précipitant dans l'océan, et
 « c'est à lui qu'il est donné de saluer les premiers rayons de l'aurore.
 « Le voyageur qui l'aperçoit de loin fixe sur lui ses regards; sans penser
 « au chemin qu'il a encore à faire, il oublie ses fatigues; il s'avance avec
 « une nouvelle ardeur. Quoiqu'il soit encore en réalité assez loin du
 « terme, ses yeux lui persuadent qu'il y touche. »

Ce symbole de vigilance, de lutte contre les efforts du vent, placé au
 point le plus élevé des monuments religieux, appartient à l'Occident. Il
 n'est pas question de coqs placés sur les clochers des églises de l'Italie
 méridionale. Serait-ce pour cela qu'on les a enlevés de la plupart de nos

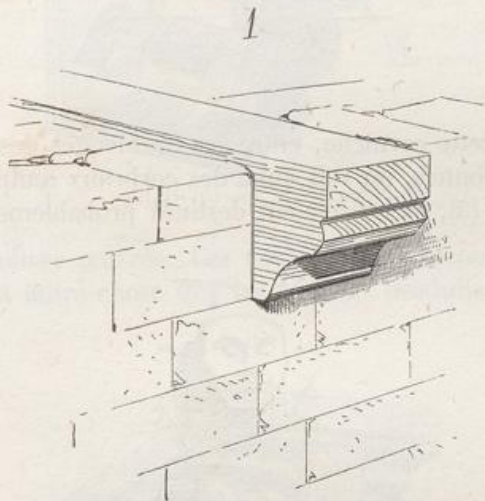
¹ Nous renvoyons nos lecteurs à la savante dissertation de M. Barraud sur les *coqs des églises*. (*Bulletin monum.*, t. XVI, p. 277.)

² Nous empruntons cette traduction à la notice de M. Barraud.

églises ? ou que du moins on ne les remplace pas généralement lorsqu'on les restaure ?

Nous n'avons point trouvé de coqs de clochers d'une époque ancienne, ou ceux que nous avons pu voir étaient d'un dessin et d'un travail si grossier que nous ne croyons pas nécessaire de les reproduire ici. Nous ne pouvons que souhaiter que les coqs reprennent leur ancienne place ; ne fût-ce que comme girouettes, ils ont leur utilité.

CORBEAU, s. m. Support de pierre ou de bois formant saillie sur le parement d'un mur, ayant sa face antérieure moulurée ou sculptée, présentant ses deux faces latérales droites, et recevant, soit une tablette de corniche, soit un bandeau, ou encore une naissance de voûte, une pile en encorbellement, un linteau de porte, une poutre-maitresse, etc. L'origine véritable du corbeau est donnée par la saillie que présente une solive de bois sur le nu d'un mur, ainsi que l'indique la figure 1, saillie ménagée



pour porter un pan-de-bois en encorbellement, un comble, un poteau, etc.

Les Romains, pendant le Bas-Empire, avaient adopté les corbeaux en pierre ou en marbre pour porter en saillie, sur les murs, de petits ordres d'architecture, des chambranles, des pieds-droits, ou encore des tablettes de corniches et de bandeaux. Les architectes de l'époque romane s'emparèrent de ce membre et ne se contentèrent pas seulement de l'employer comme un détail décoratif, ils l'utilisèrent si bien qu'il devint un des moyens de construction très-usité pendant les XI^e et XII^e siècles. A leur tour, les architectes de l'époque gothique s'en servirent dans un grand nombre de cas avec succès. Les constructions de bois furent pendant longtemps admises par les barbares devenus les maîtres des Gaules, et lorsqu'ils purent élever des édifices en maçonnerie, ils conservèrent à certains détails de l'architecture les formes données par la charpente ;